



**HAL**  
open science

**Note de lecture de : Ombrosi, O. (2022). Le bestiaire philosophique de Jacques Derrida. Préface de Corine Pelluchon. Paris : PUF, 356 p.**

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Note de lecture de : Ombrosi, O. (2022). Le bestiaire philosophique de Jacques Derrida. Préface de Corine Pelluchon. Paris : PUF, 356 p.. Carrefours de l'éducation, 2023, N°55, pp. 229-230. hal-04015915

**HAL Id: hal-04015915**

**<https://hal.science/hal-04015915>**

Submitted on 21 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ombrosi, O. (2022). *Le bestiaire philosophique de Jacques Derrida*. Préface de Corine Pelluchon. Paris : PUF, 356 p.

Dans le sillage de son maître Derrida, auteur de *L'Animal que donc je suis* (publié en 2006 mais qui reprend des textes présentés aux Décades de Cerisy en 1997), Orietta Ombrosi propose un exercice de déconstruction à la fois attrayant et irritant.

« Attrayant » parce que le terme de bestiaire, qui évoque les récits allégoriques et l'iconographie animalière du Moyen-Âge, ou tout simplement les illustrations des albums de notre enfance, réveille forcément chez le lecteur nombre d'émotions passées. À une époque où la question de la souffrance animale donne lieu à des analyses éthiques sans doute méritoires mais déjà stéréotypées (le mot d'ordre est toujours le même : remanier les concepts de « subjectivité », d'« altérité » et de « rationalité »), un tel appel à la rêverie et aux forces vives de l'imaginaire, qui en un sens dédramatise les choses et bouscule les codes, donne le coup d'envoi à une déconstruction de la déconstruction attendue (ce que C. Pelluchon ne relève pas, nous semble-t-il, dans sa préface).

« Irritant » parce qu'en déréalisant l'animal alors *qu'elle nous fait croire le contraire*, O. Ombrosi brouille les pistes. Et le lecteur ou le philosophe de profession, *pour qui les mots tiennent ordinairement lieu de choses*, risque d'abord et peut-être même jusqu'au terme de sa lecture consciencieuse de n'y voir que du feu. En faisant de l'animal un être de papier, un « animot », une image dans un album, un fantasme ou encore le personnage secondaire (la chatte soi-disant « en chair et en os » de Derrida) d'une « zootobiographie » (p. 37) qui nous introduirait prétendument dans l'intimité d'un Derrida nu et pudique en présence de l'animal de compagnie qui l'observe (cf. p. 89), la rhétorique d'O. Ombrosi exerce sur nous, à l'instar de celle de Derrida, un envoûtement ambigu. Elle fait naître tout un monde de créatures étranges ou familières (coq, bélier, loup, serpent, etc.) qui, s'ils symbolisent bien toute la souffrance animale, n'ont toutefois pas de corps et ne laissent dans la terre aucune empreinte ; elle ressuscite tout un univers peuplé de spectres colorés, avec des museaux, des pattes, des queues, des poils ou des écailles (et même pourquoi pas, avec une parole et un regard) auxquels nous serions sommés de croire... et de ne pas croire. Rhétorique qui contribue certes à gommer les frontières entre le Même et l'Autre, entre les empreintes laissées dans le sol et les traces que sont nos vrais ou faux souvenirs. Mais comment ne pas signaler que cette dissolution hyperbolique de tout jalon ne peut que dérouter les défenseurs de la cause animale qui, eux, croient dans leur cause et ne s'estiment pas fous d'y croire ?

O. Ombrosi réussit-elle à maîtriser les règles d'un « jeu sérieux » (selon la formule de Platon dans le *Parménide*) dans lequel la réversibilité annoncée des positions (ici, celles de l'homme et de l'animal, mais aussi celles de l'imaginaire, du symbolique et du réel) peut nous faire perdre le fil ? Oui, car elle prend soin de bâtir en route des garde-fous, même si là encore le lecteur ne s'en apercevra peut-être pas (ce qui montre en tout cas que la déconstruction est bien une errance *stratégique*). D'une part, nous l'avons déjà mentionné, sa notion de bestiaire, sorte de cheval de Troie en territoire adverse (celui de la *doxa* philosophique), aiguise la curiosité, séduit et finit par inspirer confiance. D'autre part, sa connaissance de l'histoire biblique, d'excellente facture universitaire (notamment celle des textes qui se rapportent à la question du sacrifice des animaux), est ici un atout considérable (voir, par

exemple, le chapitre 1 intitulé « Sans l'ânesse de Balaam » et le chapitre 3 : « Sur la trace du bélier »). Grâce à sa connaissance de l'Ancien Testament, O. Ombrosi décèle, sur la question du statut symbolique de l'animal, plusieurs « fautes » dans l'interprétation que fait Derrida de certains textes bibliques mais aussi, par voie de conséquence, dans sa lecture de certains textes de Levinas (cf. pp. 60, 85, 89, 92, 104, 155, 227). Heureuses fautes toutefois puisqu'elles permettent à O. Ombrosi de reconsidérer, dans les pas d'un Derrida en quelque sorte corrigé ou complété, la portée du concept d'altérité chez Levinas (cf. pp. 84, 94 et suivantes, 183 et suivantes, 254, 257, 269-270, 277). Rétrospectivement, et devant tant d'audace, on comprend mieux pourquoi il fallait scruter prioritairement le bestiaire de Derrida et accessoirement celui de Levinas (dans lequel figure notamment le fameux chien Bobby ; cf. pp. 86, 107 et suivantes). La relation à l'animal concrète ou fantasmée de ces deux grands philosophes nous renseigne opportunément sur le sens secret qu'ils donnent à certains de leurs concepts-clés, et que d'autres travaux en histoire de la philosophie, plus traditionnels, ne parviennent pas à approcher. Si donc la question de la souffrance des animaux n'est peut-être ici qu'un prétexte pour philosopher, gageons que philosopher pour mieux comprendre ce que les notions de justice et d'infini signifient ne peut que favoriser, à court terme, la condition des animaux que nous sommes et celle de tous les vivants.

**Alain Panero, Université de Picardie Jules Verne (CAREF)**